

**SOUS UN DÉLUGE  
DE FEU ET D'ACIER**

Manuel pages 160-161  
CORRECTION

**1 – MANUEL PAGE 160**

« Un effroyable rideau » : extrait du roman **autobiographique** *Le Feu* (1916), Henri Barbusse

**autobiographie, n.f.** : genre littéraire dans lequel l'auteur raconte sa propre vie ; l'auteur est alors à la fois le narrateur et le personnage principal de son livre (**auteur = narrateur = personnage principal**). Dans un **roman autobiographique**, c'est un peu différent : l'auteur s'inspire fortement de sa propre vie et de son expérience (aspect autobiographique), **mais** il s'autorise des écarts avec cette expérience vécue en introduisant des éléments de fiction (aspect romanesque).

**Questions**

1. Des connecteurs spatiaux sont présents jusqu'à la ligne 11 (ex : « vers le fond », ligne 9), et ils disparaissent à partir de la ligne 11 : « Puis on ne sait plus où tombent les décharges ».

Les soldats en avançant se sont rapprochés de la zone mitraillée et bombardée, si bien qu'ils se retrouvent au milieu d'un « déluge de feu et d'acier » : ils sont alors désorientés par l'intensité de ce feu qui les cerne de toutes parts.

2. Ils sont désignés par le pronom « on » : cet emploi a pour effet d'effacer l'identité de chacun ; ils ne sont plus des individus, ils forment une masse indistincte.

3. L'auteur emploie une **métaphore** : il compare le feu de la mitraille et des bombardements à un rideau ; le point commun de ce feu avec un rideau est qu'il tombe verticalement, et son caractère opaque sépare les soldats du monde qui les entoure. Ce qu'ils vivent alors n'a plus aucun rapport avec la réalité ordinaire qu'ils connaissaient auparavant, et ils perdent leurs repères temporels « nous sépare du passé et de l'avenir » et spatiaux « nous sépare du monde ».

**5. Remarque : question (fréquente) sur les perceptions ou les sensations = relever les 5 SENS**

vue	ouïe	odorat	toucher
sombres flammes (1) ; un effroyable rideau (4) ; nuée soudaine (6) ; de grands flots de fumée (8) ; des cyclones de terre pulvérisée (9) ; des cratères (10) ; grandes étoiles de débris (15) ; la tempête à leurs fauves (17) ; les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent, la vue est obstruée par une avalanche (23)	détonations épouvantables (2) ; qui tonne de toutes parts (6) ; de stridents fracas (8) ; des rafales... si monstrueusement retentissantes (12) ; averses de tonnerre (13) ; des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau (15) ; « les stridences des éclats... vous font mal aux oreilles (19)	le coeur soulevé, tordu par l'odeur soufrée (21)	le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains (16) ; la pluie écrasante des laves (18) ; cinglé par des jets de poussière et de suie (18) ; vous frappent la nuque, vous traversent les tempes (20)

**Commentaire :**

Tous les sens sont gravement affectés par la puissance et l'intensité des explosions. Les adjectifs soulignent la souffrance physique extrême qu'endurent les soldats : ils vivent un véritable enfer.

## 2 – MANUEL PAGE 161

« Les gens d'en face » : extrait du roman *À l'Ouest rien de nouveau* (1928),  
Erich Maria Remarque

### Questions

1. Cette question dépend de votre propre ressenti ; il faut juste bien l'expliquer.

2. Le narrateur est un soldat allemand (attention : ce n'est pas l'auteur, car c'est un roman). Les « gens d'en face » sont leurs ennemis, les soldats français.

reprises nominales et pronominales : « les visages crispés et les casques » (l.3) ; « des Français » (l.3) ; « Ils » (l.5) ; « les assaillants » (l.6) ; « l'un d'eux » (l.7) ; « trois visages » (l.12) ; « une barbe pointue, toute noire, et deux yeux... » (l.13) ; « ces étranges yeux » (l.15) ; « ces yeux » (l.16) ; « la tête » (l.17)

Les soldats sont d'abord désignés comme un groupe dont on ne distingue aucun individu (les assaillants, des Français), puis s'il sont désignés individuellement, on ne voit qu'une partie du personnage (ces yeux, une barbe...). À aucun moment ils ne sont identifiés comme des êtres humains à part entière : ils sont anonymes, voire déshumanisés.

3. Lignes 7 à 11 : « le corps » (l.8 et l.9) et « les mains » (l.8 et l.10) sont les sujets dans ces phrases. Cela donne l'impression que les soldats ont du mal à percevoir qu'ils ont en face d'eux des êtres humains ; ils ne voient que des morceaux de chair. Les ennemis sont donc là encore déshumanisés.

4. « Ce n'est pas contre des humains que nous lançons nos grenades... » (l.20). À travers cette phrase, on comprend que c'est la situation de danger mortel qui conduit le narrateur à perdre la conscience qu'il a des êtres humains comme lui en face de lui : les soldats ennemis ne sont plus que des figures de la mort qui le menace, c'est la seule réalité qui importe à ce moment.

5. Ce texte dénonce la guerre comme un phénomène qui transforme les êtres humains en monstres insensibles, ou en bêtes sauvages. Ainsi le narrateur ne parvient-il pas à voir les « gens d'en face » comme des hommes, et il reconnaît que lui et ses compagnons d'arme sont « devenus des animaux dangereux ».

Il la dénonce aussi en montrant qu'il s'agit d'une véritable boucherie, où les soldats réduits en pièces ne valent pas plus cher que des morceaux de viande, ce qu'on appelle de la « chair à canons » ; les soldats ennemis dans le texte ne sont désignés que par parties du corps : « des mains coupées... avec des tronçons de bras ».

C'est pour cela que ce roman a été considéré comme un ouvrage pacifiste.